

QUE VIENNE L'AURORE

MARC CHARTIER

*Ces essais sont le fruit de mes six mille pas quotidiens.
De mes méditations matinales dans un parc voisin, en
promeneur solitaire.*

*Les mots qui suivent sont nés de faits de vie,
d'observations éphémères, de questionnements tenaces,
de convictions mûries tant bien que mal, dans un
face-à-face avec la mort, celle qui a emporté Marie,
intime complice de toute une vie, au terme d'une
maladie impitoyable.*

*Ils sont parfois l'écho d'un timide cheminement sur le
sentier des philosophies. Quelque soixante-dix ans
après les avoir brièvement entraperçus au cours de mes
années de collège, je prends plaisir à redécouvrir
certains auteurs majeurs, tels que Montaigne, Pascal...,
et leur message intemporel.*

*On y trouvera enfin ici trace de souvenirs rapportés
d'une Égypte lointaine, ma seconde patrie.*

MC

en couverture : reproduction d'un tableau de Marie ("Macha")

sauf mention particulière, les photos de ce recueil sont de l'auteur

À TON SOURIRE



Odieuse, cruelle maladie
Qui aura eu le dernier mot
Sur ton instinct de sourire à la vie
Ton ultime étape en notre ici-bas
Fut un combat sans pitié
Mais perdu d'avance
Contre un mal inexorable
Nous étions présents

Intimement proches
Mais si impuissants
De prendre notre part
De la souffrance qui te rongeaît
J'ai lu la douleur
Sur ton visage
Aux traits défigurés
Je n'ai pu retenir mes pleurs
Devant tes yeux à tout jamais fermés
Comment auras-tu affronté
L'évanouissement final
De ton souffle de vie ?
Qu'avais-tu à nous confier encore
Que tu ne pouvais plus exprimer ?
Toute une vie partagée
Dans l'affection
Et la complicité des élans du cœur
Se retrouvait confrontée
À un message d'adieu
Dont les mots resteront ton secret
Les légères vibrations
De ta main dans la mienne
Quelques frémissements
De tes lèvres muettes
Me laissaient percevoir
Ta détresse intérieure
De nous laisser orphelins
Brutalement orphelins
Tu viens de rendre la vie

Qui t'avait été confiée
Comme on transmet un relais
Pour aller rejoindre
La Foi et l'Espérance aidant
Des êtres chers
Dans les mystères de l'Au-delà
Je n'aurai pas le temps
D'apaiser la douleur de ton absence
Tant celle-ci est devenue mon quotidien
Jusqu'au jour où j'emprunterai ton sillage
Aubaine de nos destins à nouveau réunis !
Tu seras devenue
La Maman de cœur
De nos deux filles
L'une au mitan
L'autre aux débuts
De leur prime jeunesse
Tu resteras à jamais leur repère
Et me voici seul dépositaire
Des clés de notre Maison
Mais je le sais
Tu resteras à mes côtés
Tu me guideras
Me conseilleras
Tant aimer
Aimer vraiment
Ne peut se conjuguer
Que dans un éternel présent

À MARIE



sur les rives du Nil

Crépuscule

Vient un temps
Où l'on ne trouve plus ses mots
Mots errants
Mots orphelins

Puis...
Beaucoup trop tôt
Un autre temps
Où les mots
Où les souvenirs
Même les plus soyeux
S'estompent
S'entrechoquent
Puis s'évaporent
Dans une nuit sans espoir

Maudite aphasie
Absurde paralysie
De ce qui nourrissait
La spontanéité de l'échange

Il est des lieux de vie
De survie ?
Où le présent s'incruste
Absent de toute empreinte
Horloge sans aiguilles
Au tic-tac indécant

Ombres du silence
Aux allures momifiées
Déambulant cahin-caha
Recroquevillées
Sur leur regard intérieur
Dans leur émouvante dignité

Comment concilier
Il le faut pourtant
Ces formes assoupies
Meurtries par la maladie
Ou les infortunes de l'âge
Avec un ferment d'espoir
Qui, hier encore
Avant-hier peut-être
S'était éclos
En bouillonnement de projets
En effervescence
D'une passion aimante et aimée

Dans la pénombre
De facultés en perdition
L'appel de la vie
Si atrophiée soit-elle
Est trop pressant
Pour être affiché
Au grand soleil des apparences
Je pense donc je suis
Pérorait le philosophe





Solitude

Ce sourire
Qui irradiait si généreusement
Ne s'illumine plus que par intermittence
Brèves lueurs
Sur un visage ridé par les pleurs

Ce regard
Qui soulignait une présence
Cherche où se poser
Perdu
Dans un alphabet qui n'est plus le sien

Cette main
Qui fut celle d'une artiste
Peine à s'arrêter
Hésitante
Sur le choix d'une couleur

Ce pas
Qui ne se refusait aucune valse
Se perd en égarements
Guidé
Par des hasards déambulatoires

Cette parole
Que l'on savait douce et généreuse
Ne rencontre plus de complicités
Condamnée
Au désarroi, à la solitude

Mal insidieux
À la rapacité sordide
D'où viens-tu ?
Quel est ton nom ?



Cantilène

À la table familiale
Une chaise vide
En ce soir d'hiver
Ne sonnez pas hautbois

L'âme du foyer absente
Emportée dans l'ombre
D'une maladie sournoise
Ne résonnez pas musettes

Ouverte au vent glacial
La rue déserte mendie sa lueur
À un chapelet d'étoiles des neiges
Propice à la mélancolie

Un calicot 'joyeuses fêtes'
Drapant l'espace public
Raconte l'espoir
Parenthèse factice

Dans le lointain
Un clocher s'évertue
À carillonner son message de paix
Pour qui veut bien l'entendre

En mission urgence
Les maraudes de la solidarité
Apportent chaleur et réconfort
Aux *crèches* vivantes des errants de la rue

Par-delà les frontières
Un amoncellement de ferrailles barbares
Éternise une guerre infâme
Anéantissant des vies par milliers

Où la *vraie lumière*
Du *sauveur que le monde attend ?*
Noël rayé du calendrier
En cet an de disgrâce



Regard intérieur

Chaque jour nouveau apporte
Son lot de froids présages
Démasquant un déclin sans retour
Un mal rapace imperturbable
L'espoir devient taciturne
Laissant place à sainte espérance

Le regard a perdu son éclat
Replié sur une détresse secrète
*“On ne voit bien qu’avec le cœur
L’essentiel est invisible pour les yeux”* (1)
En cette heure plus que jamais
Par pitié ! que le poète ait raison !

Les mots sont impénétrables
Les mouvements, chancelants
Quel sens à ce silence infirme
Occupant l’espace de l’échange ?
Quel écho à la tendresse ?
Comment voiler ses pleurs ?

(1) Saint-Exupéry, *Le Petit Prince*

La mort s'arroe sans relâche le dernier mot
Résolue à cueillir le dernier souffle
D'un destin meurtri par un mal perfide
*“Quiconque reçoit la vie est voué à la mort
Réjouissons-nous du prêt qui nous est fait
Et rendons-le dès qu'on nous le réclamera”* (2)

Admirables assurément
Ces mots prégnants de vérité
Du poète et du philosophe stoïcien
Mais dans l'affrontement d'instant
Pressentis comme le terme du voyage
Comment y trouver refuge ?

Puisse ce moment dans sa cruauté
Ne pas ternir la beauté des pas partagés
De l'édifice construit de nos mains enlacées
*“Aimer, ce n'est point nous regarder l'un l'autre
Mais regarder ensemble
Dans la même direction”* (3)

(2) Sénèque, *Entretiens*

(3) Saint-Exupéry, *Le Petit Prince*

Combat inégal

Des symptômes trahissant
Une gravité accrue
Un corps rongé, tenaillé par le mal
Un mal sans esquivé
Résolu à s'obstiner
Jusqu'au bout de sa lâche
De sa déloyale besogne
Dans une lutte à armes inégales

Un regard blanchâtre, éteint, usé
Des mains cachant leur inutilité
Un pas réduit, hésitant, vacillant
Des collations laissées intactes
À peine aperçues sitôt refusées
Un avis médical qui fait grise mine
Dans une discrétion respectueuse
De l'angoisse de l'aidant
De son cheminement vers l'acceptation
D'une fin irrémédiable
D'un verdict sans appel, sans pitié
Sans recours possible

Attente aveugle
Ne plus s'agripper à la vie
Être pressé d'entrapercevoir
L'issue délivrance
Porte vers l'espérance
Ne plus vouloir pactiser
Avec la souffrance
Se résigner pour de bon
Renoncer une dernière fois
Une fois pour toutes
Dans une conscience atrophiée
Souffre-t-elle ?
Détresse intime, secrète
Comment la percevoir ?
Comment l'accompagner ?
Comment tenter de la soulager ?
Échec de la pharmacopée
Malgré l'exemplaire dévouement
Tout de blanc vêtu

Rêves enfuis
Voyages inachevés
Projets devenus superflus
Dans un vague souvenir
Livres désespérément fermés
Mots calfeutrés dans leur secret

Une famille devenant peu à peu condamnée à l'éclipse
De son âme souriante
Famille bâtie de nos mains
Dans un même élan
De générosité du cœur
D'une affection soucieuse du partage

Une autre vie s'annonce
Il faudra pourtant bien la vivre
Par fidélité
En attentive mémoire
Dans un vide sans lumière
Sans le fourmillement
De ces mille et un petits riens
Nourrissant le quotidien
D'une prévenance partagée

Il faut croire au combat de l'ange...



“Cette même nuit, il se leva, prit ses deux femmes, ses deux servantes, ses onze enfants et passa le gué du Yabboq. Il les prit et leur fit passer le torrent, et il fit passer aussi tout ce qu'il possédait. Et Jacob resta seul. Quelqu'un lutta avec lui jusqu'au lever de l'aurore. Voyant qu'il ne le maîtrisait pas, il le frappa à l'emboîture de la hanche, et la hanche de Jacob se démit pendant qu'il luttait avec lui. Il dit : Lâche-moi, car l'aurore est levée, mais Jacob répondit : Je ne te lâcherai pas, que tu ne m'aies béni. Il lui demanda : Quel est ton nom ? - Jacob, répondit-il. Il reprit : On ne t'appellera plus Jacob, mais Israël, car tu as été fort contre Dieu et contre tous les hommes et tu l'as emporté. Jacob fit cette demande : Révèle-moi ton nom, je te prie, mais il répondit : Et pourquoi me demandes-tu mon nom ? et, là même, il le bénit. Jacob donna à cet endroit le nom de Penuel, car, dit-il, j'ai vu Dieu face à face et j'ai eu la vie sauve. Au lever du soleil, il avait passé Penuel et il boitait de la hanche.”

(Genèse 32, 24-32)

À MAMANI

(4 JUIN 1915 - 11 MARS 1980)

Dernier voyage

Elle était là, au pied du lit
D'une chambre d'hôpital
Maigre valise écornée
Où Elle rangeait ses effets
Qui sentaient bon le propre

Là-bas
D'autres objets
Qui ne serviront plus
Une table
Une chaise d'emprunt
Tout son bien
Tout son minuscule avoir
Dans un minuscule réduit
Affublé du nom
De chambre de bonne

Mais là-bas
Déjà du passé
L'esprit ailleurs
Accaparée par ce qui allait être
Son dernier voyage
Son ultime combat



Mamani (4 juin 1915 - 11 mars 1980)